

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

15



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2020

il fonde *L'Entraide par l'art*, association qui avait pour but de fournir du travail aux artistes du chant, musiciens, choristes, danseuses, danseurs, machinistes afin de les préserver du travail obligatoire, voire de la déportation. En août 1940, il devient président-fondateur du restaurant *Les Artistes chez eux* qui, en cette période de restrictions, servira pas moins de 164 000 repas aux travailleurs du spectacle. La guerre modifie le fonctionnement de la Monnaie qui, dès lors, repose plus sur son répertoire que sur les créations. Van Obbergh fait partie de sa troupe jusqu'en 1953, mais continue à y chanter jusqu'en 1956 : en novembre 1955, il participe à la création mondiale en langue française du *David* de Milhaud. Par la suite, il restera attaché à la Monnaie en tant que secrétaire à la direction et ce jusqu'au départ de Joseph Rogatchewsky en 1959. Le nouveau directeur, Maurice Huisman, reconduira alors son contrat, mais son état de santé ne lui permettra pas de l'honorer. Veuf de la soprano Mariette Gerday, il avait épousé en 1956 Denise-Charlotte-Mathilde Hegendörfer (1920-1999).

Parallèlement à sa carrière lyrique, Van Obbergh a mené une intense activité de concertiste, en tant que soliste des Concerts du Conservatoire et de la Philharmonique de Bruxelles. En dehors de la Belgique et de la France, il s'est produit en Afrique du Nord, à Lisbonne et à Madrid.

Malgré cette carrière artistique particulièrement remplie, Van Obbergh fut l'un des fondateurs, en 1927, de l'Union des artistes dramatiques et lyriques de langue française de Belgique, association dont il assura longtemps la présidence. Il est le fondateur et vice-président de la Caisse de retraite de l'Union des artistes ainsi que de la Fédération belge du spectacle et du Syndicat des artistes du théâtre. Ces activités ont valu à Lucien Van Obbergh d'être fait commandeur de l'Ordre humanitaire de France.

En 1932-1933, sous la direction de Florian Weiss et d'Albert Wolff, Van Obbergh a enregistré, pour le label Polydor, dix-sept faces qui ont fait l'objet d'une réédition intégrale par Musique en Wallonie en 2001.

Outre de très nombreux clichés par Blanc & Demilly, Rentmeesters, Verhassel ou Vermeulen, Van Obbergh a été caricaturé par

Jules-Marie Canneel et Jacques Ochs et portraituré à de nombreuses reprises par le peintre Max Moreau.

Archives personnelles de L. et D. Van Obbergh.

[G. Garnir ?], dans *Pourquoi pas ?*, 6 novembre 1925 (couverture de J. Ochs). – P. de Vignier, dans *Psyché*, janvier 1928. – *Le Bavard*, cité dans *L'Éventail*, 9 mars 1930. – L. Solvay, dans *L'Éventail*, 6 mars 1932. – F. de Bourguignon, dans *La Revue musicale belge*, 9 octobre 1933 (couverture de J.-M. Canneel). – L. Allehaut, dans *Panorama*, 10-16 juillet 1956. – J. Salès, *Théâtre royal de la Monnaie (1856-1970)*, Nivelles, 1971, p. 359-360. – R.T. Soper, *Belgian Opera Houses and Singers*, Spartanburgh, 1999, p. 413-415.

Jacques Fievez

VAN SANTBERGEN, René, Émile, Mary, pseudonyme occasionnel : R.V.S. ; historien, professeur, inspecteur de l'enseignement, né à Liège (Grivegnée) le 15 janvier 1920, y décédé le 24 décembre 2001.

Fils de Georges Van Santbergen, ancien volontaire de la guerre 14-18, issu de la région de Roubaix, et de Germaine Dechamps, fille d'employés dans l'industrie de la laine à Verriers, René Van Santbergen partage les premières années de sa vie entre Liège et l'Allemagne, où son père est en garnison dans le contexte de l'occupation par la Belgique de la rive gauche du Rhin. Né dans ce milieu modeste, il parle alors indifféremment le français et l'allemand.

Après ses humanités passées à l'Athénée royal de Liège, il étudie l'histoire dans l'Université de sa ville lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclate. Licencié en histoire en 1942, il poursuit de front, sous l'occupation allemande, sa formation et des activités au sein de l'Armée secrète et des Services de renseignement et d'action. Agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur en 1943, il obtient le titre de docteur en philosophie et lettres – groupe Histoire – en 1947, avec grande distinction.

Par ailleurs, à la sortie de la guerre, en 1945-1946, deux événements le marquent. Tout d'abord, il trouve un petit emploi de

rédacteur à l'auditorat militaire de Liège, en ce temps d'épuration, et confie y avoir appris son métier d'analyste de témoignages davantage que durant ses études. Il se fait souvent le critique d'une formation des historiens trop événementielle, trop portée sur une étude non contextualisée des sources et l'absence d'histoire économique. Il dit souvent que les enseignements secondaire et universitaire relèvent de la « reproduction » et non de la « création ».

Professeur de l'enseignement moyen et normal de 1944 à 1955, puis en 1955-1956 à l'Institut universitaire officiel du Congo belge et du Ruanda-Urundi dont il ne supporte pas l'état d'esprit colonial, il revient à l'École normale moyenne de Liège jusqu'en 1961. Il est alors nommé inspecteur d'histoire et de sciences sociales. Avant d'être mobilisé par les questions de pédagogie, René Van Santbergen est avant tout un moderniste. Sa thèse a été dirigée par Léon-Ernest Halkin, dont il est l'assistant en 1946-1947 et qu'il considère comme son maître. Bien que d'opinions opposées, le climat restera amical entre les deux hommes, du moins jusqu'aux engagements pédagogiques de l'élève, que refusera le professeur. Sa thèse, publiée en 1949, s'intitule : *Les bons métiers des meuniers, des boulangers et des brasseurs de la Cité de Liège*. Il s'agit d'une étude s'inscrivant dans la lignée bien installée à Liège de l'histoire sociale et des corporations sous l'Ancien Régime et dont le principal représentant dans l'*Alma Mater* est alors le médiéviste Fernand Vercauteren. Van Santbergen fait partie de cette génération de chercheurs liégeois qui, passant le plus clair de leur temps aux Archives de l'État de leur ville, y trouvent l'aide de tous les instants de vieux routiers, qui avaient l'âge d'être leurs grands-pères. Lucien Febvre, dans la recension élogieuse qu'il consacre à la thèse de Van Santbergen dans les *Annales*, rappelle sa filiation avec l'archiviste français Georges Espinas, spécialiste de la draperie.

Les activités d'enseignant du secondaire de Van Santbergen freinent significativement sa production scientifique à partir de 1953. Il demeure toutefois attaché à l'histoire sociale ; c'est dans cet esprit qu'il consacre une précieuse étude, encore la seule, de nos jours, sur un moment de bascule déterminant dans l'histoire de Belgique : *Une bourrasque sociale. Liège, 1886*, publiée en 1969. Il a d'ailleurs fait

une incursion aux confins de l'histoire contemporaine en 1958, dans un opuscule consacré à un représentant de la Convention à Liège, Robert de Paris, en 1795.

Inspecteur de l'enseignement secondaire et supérieur de 1961 à 1984, et chargé de cours à l'Université de Liège en 1973, Van Santbergen souhaite repenser la manière de dispenser les cours d'histoire dans le secondaire. Cet inspecteur qui a la réputation d'être très redouté, avait intégré cette fonction par l'entremise de son grand ami et voisin Fred Dethier, lui-même ancien inspecteur et chef de cabinet socialiste très influent de plusieurs ministres de l'Éducation nationale au cours des années 1960-1970. Il fait surtout partie des artisans de l'enseignement rénové pour la matière « histoire » en particulier. Inscrite déjà dans le Pacte scolaire (1959), cette option est confirmée par les ministres de l'Éducation nationale Pierre Vermeylen et Abel Dubois, en 1969. Cette profonde réorganisation des études, à laquelle l'enseignement officiel adhère très rapidement, implique un décloisonnement des filières générales, techniques, professionnelles et artistiques, un abandon progressif de l'approche chronologique en histoire, une suppression des notes quantitatives au profit d'une évaluation qualitative, et cela au fil de l'année et non à l'occasion d'examens sanctionnant la fin d'une longue période. Van Santbergen dynamise un groupe de professeurs de Wallonie et de Bruxelles qui publient le journal *Clio XX^e*. *Nouvelles du passé*, destiné aux élèves, et qui aborde de manière journalistique les grands thèmes : l'homme se nourrit, l'homme voyage, etc., mais aussi les commotions sociales et révolutionnaires. Il défend le principe que les professeurs d'histoire doivent se déplacer de local en local avec une « ligne du temps » matérialisée afin d'inscrire correctement les faits dans la chronologie.

Cette réforme sera nettement remise en question en Belgique, entre 1981 et 1986. Projet de démocratisation de l'enseignement, puisant à bien des titres dans l'idéologie des Lumières – et Van Santbergen, libre-penseur, ne pouvait qu'y être sensible –, son reflux, en partie causé pour des raisons économiques mais aussi par un effet de relégation de certaines filières, est durement vécu par l'historien liégeois. Son œuvre a été détricotée. L'apparition d'établissements dits de « discrimination positive » ne pouvait rencontrer

l'assentiment de cet esprit aux goûts égalitaires.

Animateur de nombreuses journées de réflexion au Rond-de-Chêne (Esneux), membre de nombreuses commissions Enseignement à divers niveaux de pouvoir, membre du comité scientifique du Centre d'études et de recherches historiques de la Deuxième Guerre mondiale (actuel CegeSoma), Van Santbergen participe à de nombreux colloques internationaux tel celui sur l'enseignement de l'histoire organisé à Prague par l'UNESCO en 1962, à plusieurs colloques d'histoire du Conseil de l'Europe, non sans ajouter ses rapports issus des Congrès internationaux des sciences historiques de 1970 à 1980. Par ailleurs, il fonde en 1965 la revue *Cahiers de Clio*, publiant à la fois petits travaux de recherche universitaire, comptes rendus, débats sur l'enseignement de l'histoire et, parfois, réelles joutes.

Initié à la franc-maçonnerie à la loge de la Parfaite Intelligence et l'Étoile Réunies, à Liège, il décrit cette initiation comme une « illumination » intellectuelle et demeurera fidèle à ses opinions et à ses frères. Il s'engage aussi de manière résolue dans les activités du Parti socialiste.

De son mariage avec Simone Bossy (1923-1993) est née une fille, France Van Santbergen (1946).

Archives de France Van Santbergen, Témoignage de René Van Santbergen, enregistrement audio de 8 heures, 1990 (une copie est conservée par l'auteur de la présente notice).

Mélanges René Van Santbergen. Cahiers de Clio, numéro spécial, 1984. – *La Meuse*, 26 décembre 2001, p. 12.

Vincent Genin

VELLÈRE, *Lucie*, pseudonyme de WEILER, *Lucie* ; compositrice, née à Bruxelles le 23 décembre 1896, y décédée le 12 octobre 1966.

Lucie Weiler voit le jour au sein d'une famille juive de négociants établis à Bruxelles. Sa mère Flora Cohen (1866-1950), née à Ruremonde, avait épousé en 1890 à Bruges Henri Weiler, un citoyen français né à Paris en 1859. Celui-ci, pianiste amateur, organise au domi-

cile familial des rassemblements musicaux et y convie des instrumentistes de talent, comme Mathieu Crickboom et Émile Chaumont. Lucie et sa sœur cadette, Simone (1898-1990), grandissent dans cette atmosphère conviviale où les répertoires classique, romantique et impressionniste sont à l'honneur. Toutes deux deviendront musiciennes, mais seule Lucie sera compositrice. Dès ses six ans, son père lui dispense ses premières leçons de piano et de solfège. Le reste de son apprentissage se poursuit dans le cadre privé : d'abord avec Chaumont, qui, jusqu'à ses dix-huit ans, lui enseigne l'art du violon ; puis avec Paul Miry pour l'harmonie et Joseph Jongen pour la composition. À vingt ans, elle publie ses premières œuvres pour chant et piano, signées de son véritable nom : elle prendra son pseudonyme de Vellère dès la fin de la guerre.

Malgré la solidité de cette formation, elle s'oriente vers une carrière d'assistante en pharmacie et réserve la composition à son temps libre. De son mariage avec René Kahn, elle aura une fille unique, Micheline, née en 1922.

Bien que dépourvue de tout esprit d'arrivisme, elle se distingue en février 1935, lors d'un concours de mélodie organisé par le Comité national de propagande pour la musique belge, en collaboration avec l'INR (Institut national de radiodiffusion). *Ô blanche fleur des airs* (1934), sur un poème de Charles Van Lerberghe, obtient la seconde place. En 1956, à New York, le National Council of Women of the United States organise le premier concours mondial de composition réservé aux femmes, une initiative qui surprend un monde musical quasi exclusivement masculin. Vellère le remporte avec *Air de Syrinx* (1956), un chœur à quatre voix de femmes sur un texte de Paul Claudel. Si à cette époque, Vellère est connue et appréciée, cette prestigieuse nomination lui acquiert une notoriété outre-Atlantique. Sa *Petite Symphonie* pour cordes composée en 1956 lui vaut, en 1957, le second prix du concours de composition musicale de la province du Brabant. En 1958, son accession à la retraite permet à Vellère d'enrichir considérablement son répertoire. Elle décède le 12 octobre 1966, des suites d'une « douloureuse maladie ». Elle est inhumée quatre jours plus tard au cimetière d'Anderlecht.

Son catalogue rassemble près de quatre-